

Les âmes mortes des joueurs de cartes

**(Performance review: *Les Joueurs de cartes* de Gogol,
mise en scène Ionuț Caras, Théâtre National de Cluj-Napoca,
Date de la première : 7.02.2021)**

Combien d'années se sont écoulées depuis la première absolue de la pièce *Les joueurs de cartes* ? C'était le 26 avril 1843. Une fidélité rigoureuse à la réalité, qui atteint une satire de *frondeur*. L'écrivain Gogol avait encore 9 ans à vivre. En 1852 il refusait tout médicament, il jeûnait et écrivait sa dernière lettre à sa mère, avec la même inflexibilité et la même verticalité.

Les jeux effrénés... Le thème est encore actuel, malgré ou plutôt grâce à une tradition qui remonte loin dans l'Antiquité... Les jeux de cartes apparaissent vers 1360 – au début en bois, puis en carton. On se rappelle aussi un célèbre tableau de Paul Cézanne avec de tels joueurs. Gogol, tout comme Dostoïevski, est conscient de cette ignoble confrontation. L'argent, le vice, le désir de pouvoir. Au début, les joueurs jouent par ennui, puis par orgueil, parvenant à l'animalité du carnassier qui traque sa proie, dans une transe maléfique.

C'est là un bon sujet pour une nouvelle première au Théâtre National de Cluj : *Les Joueurs* de Gogol, mise en scène par Ionuț Caras. La scénographie (Zsofia Gabor) est ingénieuse et fonctionnelle – de larges espaces, opulence en déclin, un salon aux étagères presque vides (ces rectangles semblent aussi être des cartes de jeu), la sensation de vétusté, comme si un voile *sepia* avait brûlé le bois séculaire. Les personnages sortent des vapeurs-fumée, souvent accompagnés d'un vieil homme muet (quelle astuce remarquable !), courbé, troublant, comme s'il murmurait le flagrant *vanitas vanitatum* (Irina Wintze est mémorable dans ce rôle d'endurance – absolument frissonnante en volutes prémonitoires).



Au début, tous les hommes du salon sont bavards, surtout Ikhariiev, l'amphitryon. Bougies, alcool, historiettes de toutes sortes, correspondant à un incipit calme. L'histoire passe de l'un à l'autre jusqu'à l'apparition d'« Adélaïde » (le paquet de cartes). Donc... ça y est ! On examine les cartes, les dessins, même si l'ennui n'est pas encore aboli (« l'ennui conduira le monde à sa perte »), jusqu'au moment où jaillit ce « je suis non joué depuis un mois » : drame... le drame de ces imposteurs, qui ne peuvent pas vivre sans charlatanerie, croyant que « la mission de l'homme est de duper tous les sots ».

Le rythme se précipite et on parvient à l'escroc escroqué, tout dans une subtile gradation, ingénieusement maîtrisée et étalée. La corruption est en fleur (aujourd'hui ?) : « je suis honnête : je me laisse graisser la patte ». Corrupteurs en clé caricaturale, tragique converti en comique, tribulations, portraits consistants, véridiques, un grotesque de velours, plus l'écho sans éclat « vous êtes des âmes mortes » – voilà le mérite incontestable du metteur en scène Caras, qui laisse respirer le chef-d'œuvre gogolien, lui redonnant un éclat véritable et viable.



L'acteur Ruslan Bârlea m'a confessé que Ionuț Caras avait uni l'équipe, laissant les acteurs découvrir les personnages, alors que Cosmin Stănilă m'a parlé avec enchantement du travail sur le spectacle, en relevant le fait qu'après un mois de lecture assidue, une fois sur scène, tous les acteurs comprenaient bien les situations et les personnages. Il faut souligner une mise en scène minutieuse, dynamique, inventive, colorée, qui se fonde sur la gradation et le suspense. Mihai-Florian Nițu (Ikhariiev) aborde un jeu équilibré, avec une mimique versatile, convaincante. Matei Rotaru (Outiechitelny) est caméléonique, méphistophélique, avec des passages explosifs vers les insertions comiques. Cosmin Stănilă (Chvokhniev) a l'occasion de faire un rôle d'étendue, qui souligne ses qualités d'acteur qui sait orchestrer savamment les facettes du personnage. Cornel Răileanu (Glov) est un acteur magique, avec une voix qu'on ne pourrait confondre et d'un naturel touchant.

Une surprise de ce spectacle est le jeu inventif de Radu Dogaru (le fils de Glov), dans un rôle de composition, d'une allégresse accaparante. Ruslan Bârlea (Zamoukhrichkine) bride le caricatural du personnage dans une interprétation aux effusions comiques. Miron Maxim (Krougel) joue même

lorsqu'il se tait, harmonisant ses réactions faciales, et puis il se déchaîne avec une mesure crédible. Cristian Grosu (Alexei) maîtrise la bouffonnerie du personnage, imaginant un clown qui sait cligner des yeux de tous les côtés. Petre Băcioiu (Gavriouchka) semble un Russe authentique bon à tout, qui porte le fardeau des infatuations de son maître.



Il y a bien sûr des inconvénients aussi... Le monologue trop long à la fin diminue le climax. Le portrait en haut... était-il nécessaire ? Sans être un pudibond, ce... phallus suggéré au fils de Glov m'a semblé facile (mais ses connotations psychanalytiques ne sont pas à dédaigner). Et parfois, par-ci par-là, une tendance à charger. Malgré les ombres inhérentes, j'ai assisté à un spectacle solide, à l'impact actuel, réalisé par une équipe qui fait honneur au Théâtre National de Cluj.

Alexandru JURCAN
alexandrujurcan@yahoo.fr